

L'INVITÉ DE LA RÉDACTION

Héros et rebelle, le rêve américain



Eric Decoster, directeur du programme EMBA de la Haute école de gestion de Fribourg

Un récent séjour à la *Business School* de l'Université du Vermont (UVM), avec une classe d'Exécutive MBA, nous a permis de vérifier un des fondements

principaux de la culture américaine: l'Amérique cultive l'individualisme et continue d'aimer les héros rebelles!

Comment se manifeste cette culture individualiste? L'accent est mis sur l'autonomie de l'individu par rapport aux règles collectives. L'individu s'affranchit des normes imposées par d'autres. L'individualisme est en quelque sorte un processus d'émancipation.

Le héros de l'année s'appelle Steve Jobs. Dans chaque cours à l'Université du Vermont et lors de chaque visite d'entreprise, les professeurs et les managers font référence au fondateur d'Apple. On ne nous parle pas tellement de son management super performant ou de son sens de la publicité. On évoque surtout son charisme, son charme et sa capa-

cité visionnaire. Aux Etats-Unis, on achète du Steve Jobs et on existe par Steve Jobs. Même Barack Obama s'y est mis en disant «Steve était l'un des plus grands inventeurs américains, assez courageux pour penser différemment, assez audacieux pour croire qu'il pouvait changer le monde, et assez talentueux pour le faire».

Les héros rebelles, ce sont des hommes et des femmes qui ont un jour refusé l'oppression, le dogme, l'ordre établi et le politiquement correct. Dans le cinéma, ils ont souvent été incarnés par John Wayne ou Clint Eastwood. Dans l'histoire récente américaine, il y a eu Martin Luther King, qui a dit non au racisme, Cassius Clay, qui a dit non à la guerre du Vietnam, Orson Welles, qui a dit non à l'obéis-

sance artistique. En Europe, nous avons aussi des héros rebelles, mais force est de reconnaître qu'ils appartiennent souvent au passé: le non de Rousseau à l'inégalité sociale, le non de Gaïllée à la tyrannie de l'apparence, le non de Jules Ferry à l'emprise cléricale.

Mais en quoi Steve Jobs est-il un héros rebelle, qui, par définition, s'oppose à la majorité? Dans sa vie privée, il a refusé dans un premier temps de reconnaître sa fille aînée, parce qu'il ne se sentait pas prêt à assumer sa paternité; il a ostensiblement roulé sans plaques d'immatriculation durant une grande partie de sa

vie. Dans les affaires, il faisait fabriquer ses produits en Chine et ne donnait pas d'argent aux œuvres de charité (contrairement à Bill Gates, qui y consacre

une grande partie de sa fortune);

il a tout misé sur «la machine Macintosh», alors qu'à la même époque le monde entier ne jurait que par le software; il ironisait sur les études de marchés, car selon lui «le client est incapable de savoir qu'il veut quelque chose qui n'existe pas encore». Il se réferait souvent à ce mot d'Henri Ford: «Si j'avais demandé ce que les gens voulaient, ils m'auraient répondu un cheval plus rapide, pas une voiture».

Bref, il a été en permanence en rébellion: *anti-establishment*, *anti-costard-cravate*, *anti-Bill Gates*, *anti-démarche marketing*, *anti tout ce que l'on enseigne dans les business schools*. «*My way or no way*» était l'une de ses affirmations préférées.

Fallait-il qu'il soit un enfant adopté pour légitimer son des-

tin? Fallait-il qu'il arrête ses études pour devenir le messie du progrès? Et fallait-il enfin qu'il souffre longuement pour devenir une légende? Pour l'instant, contentions-nous de constater que la mort de Steve Jobs a créé une émotion planétaire et a laissé le monde numérisé orphelin. «Tu as changé ma vie», a-t-on pu lire dans de nombreux hommages de la foule devant le siège d'Apple. Il aurait probablement apprécié cela à sa juste valeur.

Selon Michael Wolff, spécialiste des médias, la plupart des géants ne sont pas des personnes très recommandables, mais ils s'effacent derrière le mythe. Peut-on aller jusqu'à dire que l'on admire un héros pour ses qualités et que l'on aime le rebelle malgré ses défauts? ■